

L'Historia malmenée : l'idéalisation du pouvoir dans les « romans antiques »

Les rapports entre les « romans antiques » et les conceptions courantes au XII^e siècle sur ce qu'est l'histoire (sens moderne !) sont assez équivoques, pour ne pas dire paradoxaux. Abstraction faite du vocabulaire peu précis utilisé dans les textes, on constate que le besoin des sociétés de cette époque de se fournir un ancrage historique est surtout assuré par l'épopée et la chronique. Ces deux *modi* produisent un passé qui, pour ainsi dire, a des liens presque généalogiques avec leurs destinataires qui, ensemble, constitueraient une *natio*, notion qu'il faut prendre ici dans l'acception de « groupe de personnes liées à un territoire et par une langue, parfois même par une religion ». Les exploits de Charlemagne s'expliquent dans la perspective de la *natio* des Francs, ceux de Louis VII, parti en croisade dans celle de la jeune *natio* française¹. Cette même attitude produit aussi la *France dulce* évoquée par Roland². Cette identification « généalogique » des collectivités concernées aura été d'autant plus facile qu'il y avait, sans aucun doute, des traditions orales corroborant de quelque façon que ce soit le dire des documents impliqués. Ce qui frappe cependant, c'est que le passé antique qui, lui, n'a pas de rapports directs avec les destinataires joue également un rôle : l'auteur anonyme de la *Chro-*

1 — Dans le *De Profectione Ludovici VII in Orientem* le roi est présenté comme un véritable martyr « national ». Voir mon *Odon de Deuil. Chroniqueur et « metteur en scène »*, Actes du Colloque « Histoire et Littérature », Amiens, 1986, à paraître.

2 — *La Chanson de Roland*, éd. de J. Bédier, Paris, 1964, v. 1985. Pour la notion de *natio*, voir Guenée B., *L'Occident aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, 1987³.

nique dite de Frédégaire (VII^e siècle) parle déjà des origines troyennes des Francs et lorsqu'il mentionne la bataille de Bouvines, Guillaume le Breton décrit les guerriers de Philippe Auguste comme des descendants non seulement de Charlemagne et de Roland, mais aussi des Troyens³. A un certain moment on rencontrera aussi le roman : dans l'Angleterre de Henri II le *Roman de Brut* établit des liens historiques entre la Troie lointaine et le royaume du Plantagenêt. Sans insister sur la valeur exacte à attribuer à la notion de « Troie » (pour les hommes du Moyen Age cela n'aura été qu'un nom « illustre », une espèce d'icône, renvoyant à une légende !), toujours est-il que le passé « antique » évoqué produit des systèmes généalogiques et socio-politiques permettant, de temps en temps, des procédures d'identification (et d'idéalisation !) au niveau de la *natio* réceptrice⁴.

Dans les « romans antiques » relatant les affaires de Thèbes, d'Énéas, de Troie et d'Alexandre cette identification n'est jamais directe : les territoires, les langues et les religions montrent trop de différences. Cela, les auteurs aussi bien que les destinataires le savaient fort bien. Pour eux l'Antiquité était bel et bien un stade de l'histoire (du Salut !) remplacé par une supériorité chrétienne ; les preuves en étaient fournies par leur propre condition. Mais, nonobstant le fait que les différences signalées dans nos « romans antiques » sont parfois de taille, la comparaison, conséquence logique de toute réception, produira quand même des points de repère au niveau des attitudes et des structures socio-politiques qui régissent la vie des destinataires. Mais jamais — et c'est un premier problème — elles n'engendrent, comme le fait une *Chanson de Roland*, des identifications émotionnelles à caractère généalogique dans la mémoire collective de l'époque. Et toute identification au niveau de la contemporanéité étant exclue, la non-analogie — et voilà le deuxième problème — exige automatiquement de la part de l'auteur / adaptateur une problématisation de la matière « étrangère » (il faut bien créer ses points de repère et assurer une lisibilité !) et de la part du destinataire placé devant le non-conforme, une certaine capacité interprétative. La conséquence de tout ceci est une transformation (parfois consciente, parfois non) de la matière « antique » qui se manifeste à travers l'introduction d'« anachronismes » assurant (une partie de) la problématisation de la matière non conforme et qui

3 — B. Guenée, *L'Occident...*, p. 125-127.

4 — Pour ce qui est de l'appréciation des éléments « nationaux », il faudra faire une différence entre des textes écrits en langue vulgaire et destinés au grand public (comme, par exemple, la chanson de geste) et des chroniques écrites en latin. Dans le dernier cas le concept de *natio*, affaire d'une élite intellectuelle, véhiculera, sans aucun doute, d'autres significations, plus spécifiquement juridiques. J'y reviendrai dans une étude ultérieure.

permettront des lectures à plusieurs niveaux⁵. C'est ici qu'on se heurte au problème de la différenciation entre *historicus* et *poeta* : faut-il raconter les événements tels qu'ils se sont passés (*historicus*) ou les présenter selon les lois d'une plausibilité quelconque (*poeta*) ? Compte tenu des possibilités qu'avaient les hommes du Moyen Âge de vérifier les données appartenant au passé, le dernier aura eu le dessus, bien qu'à l'époque la différence entre *historicus* et *poeta* n'ait pas vraiment été ressentie en tant que telle ; il n'aura donc jamais constitué un problème de conscience⁶. En outre, toute exactitude historique implique le respect de ce qui est différent et au XII^e siècle l'apport du passé païen (c'est bien lui qui nous intéresse ici) ne fait que partie des *spolia* des temps. Aussi la problématisation (ou faut-il dire : poétisation ?) sera-t-elle et inévitable (on ne corrige pas faute de moyens de vérification !) et voulue (le dire chrétien dépassera toujours le dire païen !). La conclusion est simple : l'*Historia* non vérifiable conditionnée par les exigences de la bonne *dispositio*⁷ n'amènera en principe que des lectures tropologiques, de loin les plus faciles et, société obligeant, les plus utiles. Dès le début Benoît de Sainte-Maure fait appel à la perspicacité morale de ses destinataires :

Qui vucut saveir e qui entent,
 Sacheiz de mieuz l'en est sovent

 Ne nus ne se deit atargier
 De bien faire ne d'enseigner (vv. 25-30)⁸

Il en est de même du prologue du *Roman d'Alexandre*⁹. La formule *prendre bon exemple de proueece acueillir* (I : 2) le montre bien : l'objectif de la *vita* du Macédonien n'est qu'une réflexion sur une attitude à adopter. Tout comme dans la tradition homilétique le passé (fictif ou

5 — Théoriquement, on peut supposer une traduction de passages entiers sans anachronismes ou erreurs dues à l'interprétation du traducteur et/ou au lexique déficient de la langue « réceptrice ». Dans la pratique un tel « idéal » (?) ne se présentera jamais. Cf. Newman A., *Mapping Translation Equivalence*, Louvain, 1980.

6 — Voir pour ceci, P. von Moos, *Poeta und Historicus im Mittelalter. Zum Mimesis-Problem am Beispiel einiger Urteile*, Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur, 97, 1976, p. 95-96.

7 — En ceci il n'y a pas trop de différences avec ce que pensent les théoriciens modernes : *History is ... a specific, sense-producing constructive organisation of spatio-temporally locatable elements, processes, events, actions*. Cf. R. Gerhard, *The Theory of History. Literary History and Historiography*, Poetics, 14, 1985, p. 3.

8 — L'édition utilisée est, malgré ses défauts, celle de L. Constans, *Le Roman de Troie*, 6 tomes, Paris, 1904-1912. Il faudra attendre la publication des recherches de Marc-René Jung sur la filiation des manuscrits pour pouvoir asseoir, enfin, une nouvelle édition sur des bases fiables.

9 — Édité par E.C. Armstrong, D.L. Buffum, Bateman Edwards, L.F. Lowe, *The medieval French Roman d'Alexandre*, vol. II. *Version of Alexandre de Paris*, Princeton/Paris, 1937.

non, peu importe) de l'*exemplum* vise toujours une conduite future. La problématisation s'annonce parfois sans ambages. Cela se constate dans la façon dont Benoît prétend vouloir manier la matière troyenne. A cet égard les vers 40-44 de son *Roman de Troie* sont instructifs ;

Mout est l'estoire riche e grant
E de grant uevre et de grant fait.
En maint sen avra l'om retrait,
Saveir com Troie fu perie,
Mais la verté est poi oïe.

Le fait que Benoît introduit ici le topos de la *verté* (v. 44) ne mériterait aucune attention s'il ne renvoyait pas à l'analogie inhérente à cette *verté*. Car, bien que les traducteurs partent du principe que leur produit se base sur une certaine historicité (les multiples renvois aux *auctoritates* introduits par Benoît en sont les indices)¹⁰, ils ne prétendent jamais livrer une image conforme à une réalité empiriquement vérifiable. Ce qu'ils pourchassent, c'est une vérité qui réponde à l'attente purement méta-historique de leur époque. En d'autres termes : ils recherchent une concordance entre la situation décrite, la *réalité* littéraire¹¹, et l'horizon d'attente du/des destinataire(s). La *verté* ne sera donc qu'une analogie plausible qui se trouve au-delà de la distinction entre fiction et fait et qui se moralise immédiatement¹². Aussi le *rafreschir* du *D'Alixandre vous voeil l'istoire rafreschir* (vers 11 du prologue du *Roman d'Alexandre*) ne renvoie-t-il non seulement à un souvenir, mais aussi, et surtout, à un remodelage et une redistribution des données apportées par le parchemin. Cela est bien « du métier » : tout auteur qui travaille sur des *matières* étrangères non sujettes à des vérifications de la part de la mémoire collective, peut distribuer et travailler à sa guise les données de ses textes-source. Mais — et c'est essentiel — il doit suggérer des analogies !

Les histoires véhiculées par les « romans antiques » sont basées uniquement sur ce que produisait la tradition savante, en l'occurrence la latine. Les polysystèmes « antiques » décrits (ou, plutôt, évoqués) par ces textes n'ont aucun lien direct avec le polysystème des destinataires. Je l'ai déjà dit. Ce qui ne gêne d'ailleurs aucunement leurs traducteurs / adaptateurs : ceux-ci insistent, tout comme le font leurs

10 — Cf. Renate Blumenfeld-Kosinski, *Old French narrative Genres. Towards the Definition of the Roman Antique*, Romance Philology, 34 (1980), p. 143-147.

11 — Pour ceci, voir mon article « La Genèse du *Roman d'Alexandre*. Quelques aspects », *Bien Dire Bien Apprendre* 9, 1988, p. 25-44.

12 — J. Rüsen, *Die vier Typen des historischen Erzählens*, dans R. Koselleck, H. Lutz et J.H. Rüsen, *Formen der Geschichtsschreibung*, München, 1982, p. 514-605, surtout p. 518-528.

confrères de la chanson de geste, de la chronique ou du roman arthurien, sur la valeur éducative de leurs œuvres. Pour eux, et également pour leurs destinataires, il est toujours question d'un rendement moral virtuel : *Historia (semper) magistra*. Mais ce rendement ne concerne jamais de façon directe et univoque, la collectivité dont fait partie le destinataire. Le paradoxe est évident : bien qu'il soit impossible de dépister dans tous les *modi scribendi* « nationaux » rapidement mentionnés ici (épopée, chronique et roman) des reflets conscients des structures socio-politiques de l'époque (on n'assiste qu'à des descriptifs « flous » de la *natio* !), toujours est-il que ces *modi* prétendent mettre en lumière exactement ce qui intéresserait cette société abritant destinataire et destinataires, à savoir : un certain contrôle de la violence collective assuré par une capacité administrative qui base sa conduite sur la reconnaissance ainsi que le maintien des intérêts particuliers des différentes catégories sociales. Ce qu'en fin de compte défend un Charlemagne, c'est — saint Augustin n'est jamais bien loin — l'*ordo naturalis* voulu par Dieu, qui est de tous les temps et ne se modifiera pas !

Nos « romans antiques » observeront la même conduite. Mais il leur manque aussi, comme je viens de dire, toute possibilité d'assimilation directe entre les polysystèmes impliqués, celui du monde « antique » et celui de la société dont font partie traducteur/adaptateur et destinataire(s). Cela ne surprend guère : il s'agit en première instance de la traduction/adaptation de textes écrits à des époques bien antérieures. Ce qui ne veut pas dire que le destinataire n'y trouve pas les problèmes ou les effets stylistiques qui lui sont familiers ; l'anachronisme y exerce tous ses droits : un conflit comme celui qui oppose l'individu¹³ Achille à la collectivité des Grecs ne peut être compris que par une audience vivant dans un régime « aux traits féodaux »¹⁴. La même remarque doit être faite pour le descriptif qui régit les combats, les affaires de cœur, etc. Là aussi, on retrouve ce qui est connu. Ceci nous pose immédiatement le problème du fonctionnement de ces « romans antiques » qui — il faut bien le dire — ne se ressemblent guère. En schématisant : l'*Énéas* nous confronte avec les péripéties gou-

13 — Bien sûr, il ne faut pas prendre ce mot au sens moderne.

14 — C'est avec une certaine hésitation que je me sers de cette formule. Tout le monde sait que l'histoire de la féodalité contient de nombreux « trous » et qu'il n'a jamais été question d'un modèle fixe fonctionnel dans toutes les circonstances et à toutes les époques. Il semble y avoir eu certaines constantes et voilà pourquoi je préfère ici cette formule. On peut penser aussi au différend opposant Daire le Roux à son suzerain dans le *Roman de Thèbes* ou au conflit entre Athon et Othon dans ce même roman. Voir A. Petit, *L'Anachronisme dans les romans antiques du XII^e siècle*, Lille, 1985, p. 113 sqq.

vernent la vie du fondateur de l'Empire Romain. *Thèbes* et *Troie* nous présentent les avatars d'une ville et de la dynastie qui la domine, et l'*Alexandre*, du fait qu'il met devant son audience un conquérant universel *gratia Dei*, a un statut particulier.

Ce qui frappe dans ces « romans antiques », c'est 1) une certaine fidélité envers la « source » : en général l'écriture est purement linéaire, et 2) une hésitation devant la nécessité de problématiser le récit (et ce nonobstant les prétentions de produire des difficultés tropologiques !). Pour ce qui est du premier problème, on pourrait penser à plusieurs explications : ou bien il s'agit d'une certaine incertitude professionnelle (ce ne sont pas tous des Chrétiens de Troyes !) ou bien d'un respect du contenu du texte-source, considéré comme au-delà de tout soupçon. Quant au deuxième problème, il faut faire remarquer que toute problématisation exige soit une forte poussée du méta-commentaire (auctorial ou actoriel), soit une complication signifiante de l'intrigue et/ou de sa distribution, soit une introduction (une *inventio*) d'éléments étrangers à la trame originelle. Ou une combinaison de ces trois possibilités.

La problématisation d'un texte se fait au niveau de l'ensemble aussi bien qu'au niveau des épisodes qui le constituent. Les deux niveaux s'influencent et se corroborent réciproquement. On le sait. Dans le *Roman de Troie* on constate que l'histoire de la Toison d'Or introduit la causalité nécessaire au récit entier : Jason et ses compagnons portés par les vents sur la côte troyenne sans intention aucune d'y commettre des torts (le texte dit explicitement : *Mal ne damage ne faiseient / En la contree ou il esteient*, vv. 1001-1002), mais injustement accusés par le roi Laomédon de nourrir de méchants projets, jurent de venger cette insulte (cf. *Grant honte nos a fait li reis, Nos deüssons estre honoré et Mauvaisement nos i honore*, resp. vv. 1064, 1068 et 1071). Le thème de l'honneur guidera ensuite le discours des Grecs furieux¹⁵, mais il est évident — et à plusieurs reprises Benoît y attire l'attention — qu'il y a erreur d'interprétation : les Grecs n'avaient aucune intention de faire du mal (c'est la Toison d'Or qui les intéressait !) et même s'ils l'avaient voulu, ils en auraient été incapables : *S'il eüssent le poeir, / ja de la terre nen eisissent / Desci que damage i feüssent* (vv. 1122-1124). Il y a donc malentendu, mais cela ne semble pas intéresser notre traducteur. Le fait que celui-ci fait totalement abstraction de la possibilité que l'inquiétude de Laomédon soit plausible (il n'est pas illogique que le maître d'une ville s'inquiète de l'arrivée inopinée d'une force militaire inconnue et, probablement, incontrôlable ; cf. les vv.

15 — Cf. les vv. 1084, 1086, 1101, 1104.

1003-1023) et qu'il ne focalise que le comportement social et émotionnel des acteurs impliqués, ne surprend guère : la littérature médiévale ne recule pas devant l'ellipse (instrument facile pour escamoter le superflu ou pour créer — et cela à un prix modéré — certains effets de suspense). En outre, l'insister dans un milieu nobiliaire médiéval sur l'honneur offusqué suffit pour créer une motivation qui conditionnera toute la macro-structure du récit. Le fait qu'Agamemnon s'appesantit sur l'honneur bafoué (vv. 5720-5742) ne surprendra donc plus personne. Aussi la punition de Troie ne sera-t-elle être que la conséquence logique de ce premier épisode qui assure une partie de la problématisation du texte¹⁶. Il y a cependant plus : la guerre de Troie est une fatalité voulue par les dieux. Le troyen Calchas, parti consulter l'oracle de Delphes *...por oïr devins respõs, / E saveir comme il... prendreit / De la gent que sur eus veneit*, y apprend que Troie sera détruite. L'oracle lui dit même que *de la gent* (troyenne !) *sera faite jostise* (vv. 5830-5842). Du coup, la perspective du récit (déjà ébauchée dans le résumé qu'en présente Benoît) change ; la motivation parallèle (celle de l'oracle !), confirmée (encore une fois !) par les prédictions de Cassandre, fille de Priam¹⁷, détermine l'issue du conflit, puisque la sympathie d'une partie des dieux est du côté des Grecs, lésés dans leur honneur (N.B. *jostise* !). Mais — et voilà ce qui est important — celle du traducteur/adaptateur et de ses destinataires sera du côté des Troyens. Il suffit de se rappeler que chaque dynastie européenne qui se respecte se cherche une origine troyenne pour s'en rendre compte. On ne pourchasse jamais une antériorité grecque !¹⁸ Il y a donc tension entre la soi-disant historicité du récit (on ne met pas en doute la destruction de Troie !) et sa perspective narrative. En d'autres termes : l'aventure n'offrira plus de surprise, et les différents épisodes, chacun avec son propre héros, ne servent qu'à personnaliser ce qui a été décidé par la fatalité : quelle que soit l'aventure que vivent les héros individuels, il s'agira toujours d'une manifestation secondaire du *fatum* régissant la macro-structure de l'*Historia* : Jason

16 — Je n'insiste pas sur le problème que Jason et les siens (Hercule, Castor et Pollux) ne joueront plus de rôle dans la guerre de Troie. Benoît lui-même le dit : *N'en dirai plus, ne nel veül faire, / Quar mout ai grant uevre a retraire* (vv. 2044-2045).

17 — Le texte y revient à plusieurs reprises. Intéressante est également l'attitude des Troyens Anténor, Énéas, Anchise et Polydamas qui insistent auprès de Priam pour qu'il arrête les hostilités et fasse la paix, car *Tuit conoissent e veient bien / Que de son pro [les dieux !] ne vuelent rien : / Mostré li ont jusqu'a la fin, / E bien li pramist Apollin / E tuit li prophécement / E li parfont devinement* (vv. 24489-24493).

18 — Les Grecs avaient une réputation trop mauvaise : pensons au Schisme, au différend autour de la couronne impériale (qui est le successeur des empereurs romains ?) aux intrigues qui rendaient la vie difficile aux croisés, etc.

et Médée ne pourront pas vivre un amour heureux, et la même remarque vaudra pour les aventures sentimentales de Troïlus et d'Achille.

On constate la même attitude dans le *Roman d'Alexandre*. Là non plus, il n'est question de constatation de la vérité considérée comme historique, comme « vraie ». Tout comme la guerre de Troie, la *Vita* du Macédonien est, elle aussi, dotée d'une motivation parallèle, mais celle-ci est un peu plus compliquée. Alexandre, le *meilleur roi que Dieus laissast morir* (*RAlix*, I : 10), est un roi dont la naissance s'accompagne de signes météorologiques qui rappellent la vie du Christ (I : 23-6). Des éléments comme le compagnonnage des *trente fuiz de contour* (évoquant les *pueros suos nobiles, qui secum erant nutriti*)¹⁹ corroborent la première impression : les faits et gestes d'Alexandre bénéficient du consentement du Dieu chrétien. Qui plus est, le *regnum* du Macédonien est un moment très important dans l'histoire de l'homme, puisqu'il précède celui de Rome, désigné, lui, à consacrer, de par les actions de Constantin, la suprématie du christianisme. Vue dans cette perspective sotériologique la chute de l'empire macédonien ne saurait être considérée comme quelque chose de fatal, puisque la prédestination chrétienne la conditionne. Et un véritable chrétien n'y trouvera aucun élément pouvant engendrer un antagonisme quelconque. Pour ce qui est de la sympathie d'Alexandre de Bernai, le compilateur du *Roman d'Alexandre*, il n'y a donc pas de doute : elle est entièrement vouée au héros macédonien. Cela vaut également pour les destinataires : eux aussi admirent le conquérant. D'ailleurs la tradition le prouve fort bien : chaque roi se veut un deuxième Alexandre. Ceci a des conséquences fort importantes pour la présentation de la *matière* : pas question d'approches (trop) négatives du héros (du moins pas dans la tradition française). Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible : ...*Ab octavo decimo anno nativitatis sue cepit committere bellum et septem annis pugnavit acriter et octo annis quievit et vixit in letitia et iocunditate. Subiugavit sibi gentes barbarorum viginti septem* dit l'*Historia de Preliis*. Tout un programme d'activités qui mèneront — et le doute n'est pas permis — à un certain bonheur²⁰. L'imitable (sens étymologique du mot !) s'annonce.

Dans le *Roman de Thèbes* et le *Roman d'Énéas* il est question du *fatum* païen qui régit le comportement des acteurs. Dans *Thèbes* l'information anticipatrice est cependant réduite à l'essentiel. Une bonne vingtaine de vers, articulés d'ailleurs en deux parties : un résumé « historique », renvoyant à la macro-structure de l'œuvre (vv. 19-32) et un

19 — Cf. *Macch.*, I : 7.

20 — A. Hilka, *Der Altfranzösische Prosa-Alexanderroman nach der Berliner Bilderhandschrift nebst dem Lateinischen Original der Historia de Preliis* (Rezension J²), Halle, 1920, Genève, 1974, p. 260.

résumé «actoriel» mentionnant le roi Laius, son fils Œdipe et l'oracle d'Apollon. Du coup, l'issue du récit est déterminé, bien que — et voilà quelque chose de curieux — l'auteur semble encore vouloir semer le doute sur les intentions des trois hommes qui ont reçu l'ordre de tuer le jeune Œdipe. C'est cependant un leurre : l'oracle triomphera. Jocaste le sait²¹. Pour ce qui est de la sympathie du destinataire, il n'y a pas l'ombre d'un doute : elle est dirigée vers Polynice — et ce malgré la caractérisation négative des deux frères (N.B. *felon filz*!) qui se moquaient du malheur de leur père Œdipe et écrasaient même les yeux que celui-ci s'était arrachés (vv. 537-540). C'est qu'Étéocle manque à sa parole, chose inacceptable dans une société médiévale qui abhorre la trahison²².

Le début de l'*Énéas* ne produit pas l'introduction proprement dite garantissant la problématisation du récit. Du moins, pas de façon évidente. Énée sait qu'il est prédestiné (l'étoile qui lui montre la voie par laquelle il peut échapper à la mort en est un indice ; vv. 78-81). Au vers 340 on apprend que l'Italie (*Lombardie la Maior*) sera sa destinée (puisque les dieux — et cela malgré l'opposition de Junon) en ont ainsi décidé²³. Ce ne sera qu'à l'endroit correspondant au livre VI de l'*Énéide* que son père, demeurant maintenant aux Champs Élysées, lui révèle sa destinée ; de ce fait Anchise produit le résumé de l'aventure que vivra son fils (vv. 2831-3013)²⁴. Ici encore, on remarque un assez haut niveau d'intégration du circuit parallèle : à plusieurs reprises il s'avère que les Troyens aussi bien que leurs ennemis sont au courant de la volonté des dieux et que, pour ainsi dire, ils ne procèdent qu'à des vérifications²⁵. Ce que peut faire également le destinataire à l'aide des résumés que fournissent tous ces textes. En eux-mêmes peu signifiants et rarement sujets à des procédures transformationnelles (ils ne servent qu'à fournir les grandes lignes de

21 — *Or verrons nos qui porra plus, / ou Apollo ou Layus : / se li enfes est decolez, / dont est li dex a fox provez ; / s'il eschape des mains as trois, / poor em puet avoir li rois* (vv. 97-102 du *Roman de Thèbes*, édité par G. Raynaud de Lage, Paris, 1968-9). Pour les paroles de Jocaste, voir les vers 77-8.

22 — Voir mon article «Pourquoi il fallait venger la mort d'Alexandre», à paraître dans *Bien dire Bien apprendre*...

23 — Voir aussi les vers 579-580 et 1761-1762 où se mentionne *Itaille* qu'Énée cherche sur l'ordre des dieux pour y *Troie restorer*.

24 — Bien sûr, le traducteur/adaptateur n'y est pour rien : le procédé est dû au poète latin.

25 — Malheureusement, il m'est impossible de développer ici cet aspect narratif important. Un exemple intéressant se trouve dans l'*Énéas* : aux vers 3045-3049 Ascagne fait une remarque au sujet du peu de nourriture qui reste aux Troyens : ceux-ci sont même contraints de manger les miettes qui se trouvent sur les tables. Énée comprend que son fils lui révèle la justesse des prédictions : *Venu li est en remembrance / ... que quant fainz l'avroit si destroit / que il ses tables mengeroit, / ce seüst il bien tot sanz dolance / qu'illuec estoit sa remanance / et ses travaulz avroit finez* (vv. 3056-3063). Même le père de Lavinie sait que sa fille n'aura que pour époux celui que le destin lui réserve (vv. 3239-3249). Etc.

l'histoire!), les résumés jouent ainsi un rôle de premier plan dans le circuit narratif et ses possibilités explicatives : c'est que le récit confirme leur contenu. Du coup le mouvement circulaire, par trop évident, confère une authenticité, facilement mémorisable²⁶, au texte produit par son traducteur.

D'un côté, il y a donc authenticité (garantie par les prologues, les résumés et les nombreuses protestations auctorielles renvoyant à une *verté* ou à un respect de la « source ») ; de l'autre, il y a un circuit interprétatif parallèle abritant les possibilités de problématisation. Ce réseau parallèle véhicule le méta-commentaire des prologues, des résumés ainsi que des micro-passages liés les uns aux autres par la récurrence de certains faits ou de certains acteurs. On n'a qu'à penser au triangle Troïlus, Briséide et Diomède pour se rendre compte des possibilités offertes par leurs aventures sentimentales. Mais les liens entre les différents passages ne sont pas toujours bien solides. Sans reprendre ici tout ce qui a été dit sur les prologues²⁷, il est quand même frappant de constater la fragilité des liens unissant texte et méta-commentaire. Benoît a beau insister sur le fait qu'il désire ne pas mettre sa lumière sous le boisseau (topos repris, avec des variantes, par les auteurs de *Thèbes* et d'*Alexandre*), toujours est-il que l'épilogue (ou ce qui, avec un peu de bonne volonté, pourrait passer pour tel) ne reprend en rien la morale du prologue, à moins qu'on ne prenne le *montepleie* du vers 30316 pour un écho de *Germe, florist et frutefie* (v. 24). Ce qui n'est pas tout à fait impossible. Mais le lien est ténu. L'*Énéas* se termine sur l'annonce de l'activité de Romulus (ce faisant il confirme la prédiction d'Anchise), *Thèbes* se clôt sur une moralisation qui se rapproche directement du résumé « historique » décrivant le *pechié* qui se trouve à la base de la destruction de Thèbes et de ses habitants (vv. 27-32). L'*Alexandre* dont le début avait — à travers le topos « virgilien » — versé dans une morale destinée aux nobles : les *amis garder* et les *anemis grever* (I, 4-5), reprend ces conseils (qu'il destine aux grands de ce monde!) dans les derniers vers de la quatrième branche : il ne faut pas tolérer la présence de *losengier* (IV, 1639) : la conduite d'*Alexandre* est un anti-exemple. Etc.

Dans tous les cas le parcours de la moralisation (en elle-même parfois fort poussée!) est si faiblement balisé que la vérité idéologique du récit postulée dès son début ne se dépiste que dans le circuit paral-

26 — Cf. Penny Eley, « Author and Audience in the Roman de Troie », dans K. Busby, E. Kooper (éd.), *Courtly Literature : Culture and Context*, Amsterdam / Philadelphie, 1990, p. 181.

27 — Voir, entre autres, E. Baumgartner, « Texte de prologue et statut de texte », dans *Essor de la chanson de geste dans l'Europe et l'Orient Latin*, Actes du IX^e Congrès International de la Société Rencesvals pour l'Étude des Épopées Romanes, Padoue-Venise, 1982, Modène, 1984, tome II, p. 465-473.

lèle. La cohérence narrative, elle, sera assurée pour la plus grande partie par l'enchaînement des différents épisodes et par la stabilité descriptive de leurs acteurs²⁸. On le sait. Mais dans des œuvres qui prétendent fournir des exemples pouvant (et devant) amener une meilleure conduite socio-politique de la part des grands, destinataires de ce genre de textes et seuls détenteurs du pouvoir dans les *nationes* qu'ils représentent, l'idéologie ne peut pas et ne doit pas être le produit direct du texte. Cela, les bons auteurs le savent. L'idéologie ne sera que le résultat de l'interaction entre la vérité historique (en elle-même un postulat !) et les circuits parallèles créés et par l'auteur et par les destinataires. Ces procédures peuvent donner des résultats forts divers : en témoigne la réception fort variée de l'*Alexandre médiéval*²⁹.

Les romans « antiques » présentent un passé qui, abstraction faite de son antériorité, n'a pas de rapports directs avec la société qui les produit. Ils engendrent tous des mécanismes de reconnaissance et d'identification et, quant à cela, ils ne diffèrent pas vraiment des autres textes de l'époque (chanson de geste, chroniques, romans, etc.). Nos romans « antiques » sont cependant fort différents les uns des autres et, de par ce fait, leur utilité idéologique varie également. Les destins des héros du *Roman de Thèbes* sont tellement particuliers qu'ils ne s'imitent pas : l'affaire d'Œdipe et de Jocaste ne sera jamais un modèle à imiter. La fondation de l'Empire Romain n'est que l'affaire d'un élu : Énéas ; le *Roman de Troie* et le *Roman d'Alexandre* chantent des aventures inimitables. Mais à la différence de *Thèbes*, les trois derniers textes présentent des aventures à possibilités typologiques : *Énéas* et *Troie* produiront — bien sûr, avec de grandes différences — des possibilités pour des mythes fondateurs. L'*Alexandre* donne aux princes de ce monde le modèle par excellence d'une *utilitas* royale³⁰. Et ce sont là des différences de taille !

Le *Roman de Troie* évoque un passé glorieux que le Moyen Âge se fait fier d'accaparer ; la résistance exemplaire des Troyens est, déjà, un sujet digne d'admiration, mais ce sont les tribulations des survivants qui, implicitement, attirent toute l'attention : ceux-là créeront de nouvelles civilisations et leur insuffleront — propagande aidant — leur courage et ténacité proverbiale. En ceci, l'histoire du siège de Troie ne peut pas ne pas inspirer les principes désireux de fortifier leur pouvoir. Mais — et il faut bien le dire — la gloire de Troie est

28 — Cf. Ph. Hamon, *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, 1981, *passim*.

29 — Voir G. Cary, *The Medieval Alexander*, Cambridge, 1967², *passim*.

30 — Pour ce concept, voir E. Peters, *The shadow King. Rex inutilis in Medieval Law and Literature*, New Haven, 1970, *passim*.

liée au courage montré pendant le siège par les Grecs ainsi qu'aux virtualités que l'Histoire accordera aux rescapés, pas à son système socio-politique ; en tant que roi et chef d'armée, Priam est pratiquement *inutilis*³¹ : les combats sont assurés par ses fils (légitimes ou non). A l'intérieur de la famille sa voix de *pater familias* compte cependant. De temps en temps ! Quant au reste, Benoît nous présente une société aux traits féodaux, de régime presque « horizontal », de signature « arthurienne ». Le *Roman d'Alexandre* par contre ne présente pas l'histoire d'une *natio*, même pas celle d'une dynastie. On a affaire à un pouvoir « vertical », biographique, où le roi se trouve au sommet d'une hiérarchie nobiliaire qui lui est entièrement soumise. Structure typologique idéale, puisqu'acceptée par Dieu même. Quoi de plus beau ?

L'appréciation de ces possibilités typologiques pose cependant des problèmes sérieux. Benoît semble avoir écrit dans l'ambiance culturelle et politique des Plantagenêt : le système socio-politique de son *Roman de Troie* cadre cependant mal avec les prétentions d'un Henri II qui poursuivait une politique centralisatrice héritée de ses ancêtres normands³². Henri aurait-il accepté ce « défaut » et aurait-il donné la précellence à l'héroïsme infatigable de la race troyenne dont les derniers représentants deviendraient des fondateurs de dynasties puissantes (dont la sienne) ? Dans cette perspective le *Roman de Troie* ne fournirait que la motivation « historicisante » (nécessairement) antérieure à l'histoire décrite par Wace. Les récits parallèles dans ce roman qui en problématissent l'intrigue (pensons aux épisodes individualisés : Jason et Médée ; Troïlus et Briséïde ; Achille et Polyxène) ne feraient que du « vrai » : pas de société sans émotions. C'est ici que le *poeta* se manifeste. Et ainsi de suite. Alexandre de Bernai, lui, a écrit dans l'ambiance de la royauté française, désireuse, elle aussi, de brider une noblesse par trop indépendante. Mais l'épilogue du *Roman d'Alexandre* ne s'adresse pas à UN roi, même pas à DES rois ; les destinataires sont des gens *qui sont de haut parage et ont terre a baillir et Li gentil chevalier et li clerc sage et bon, / Les dames, les puceles, qui ont clere façon...* ou *Li rois qui son roiaume veut par droit gouverner / E li prince et li duc...* / *Et cil qui par proëce veulent riens conquerer* (IV : 1631 ; 52-54 ; 75-77). Le roi mentionné dans les vers 1675 (et qui se trouve en tête

31 — Cette *inutilitas* se repère aussi dans l'iconographie des manuscrits abritant le texte. Voir la contribution de Christiane Raynaud dans ce recueil.

32 — Cf. W. Schirmer et U. Broich, *Studien zum literarischen Patronat im England des 12. Jahrhunderts*, Cologne, 1962, p. 191-201 ; Gouttebroze J.-Y., *Henri II Plantagenêt, patron des historio-graphes anglo-normands de langue d'oïl*, *Actes du Colloque du 22 mars 1980*, dans J. Vezin (e.a.) (éd.), *La Littérature angevine médiévale*, Maulevrier, 1981, p. 91-109.

d'une série de dignitaires temporels !) ne peut pas être identifié avec Philippe Auguste, roi depuis 1180. Du moins, pas directement. Ce qui compte ici, ce sont les rapprochements de signature typologique entre la société macédonienne « icônique » et la société française sous-entendue. Aux dirigeants de cette dernière la tâche de « déproblématiser » l'ouvrage.

Que dire de l'impact des romans « antiques » sur l'idéologie du pouvoir entre, grosso modo, 1150 et 1185 (si vraiment il existe en cette période une idéologie consciente et systématique du pouvoir, ce qui ne semble pas être le cas) ? La réponse semble être fournie par la diversification du groupe de destinataires potentiels fournie par le compilateur du *Roman d'Alexandre*. Comme l'histoire « antique » ne s'intègre pas telle quelle dans l'univers mental du XII^e siècle habitué à voir le passé païen dans une perspective purement sotériologique et, par tant, incapable d'y appliquer des critères archéologiques et/ou philologiques, le seul moyen d'en assurer la lisibilité était l'introduction de circuits parallèles permettant (au micro-niveau !) des procédures de problématisation. Mais — et voilà un truisme inévitable — sans verser trop dans le détail : d'un côté cela était impossible (faute de connaissances véritables ou de volontés spécifiques), de l'autre même inadmissible : il n'y a que l'ellipse qui déclenche les mécanismes littéraires et psychologiques nécessaires. Et puisqu'on n'attire l'attention que par ce qui intéresse la société productrice et consommatrice de ces textes, l'analogique sera inévitable. La guerre de Troie a eu lieu. Pas moyen de le nier. Mais en problématisant le récit aux endroits non sensibles (qui n'appartenaient pas vraiment à l'*Historia*) : pensons à l'honneur bafoué des Grecs à la recherche de la Toison d'Or et à l'idée de *jostise* !), Benoît se garantissait non seulement une audience plus large capable de reconnaître la silhouette de ses propres préoccupations dans les récits du passé, mais il refusait en même temps toute contestation de la situation historique contemporaine. C'est qu'il ne fallait à aucun prix mettre en doute — de façon directe (par la critique) ou indirecte (par la suggestion de structures meilleures) les idées, bien flottantes et bien personnelles d'ailleurs, sur l'importance du *statu quo* socio-politique. Car, si de temps en temps on assiste à la problématisation de rapports entre vassaux, vassal et suzerain, roi et sujet, homme et femme, jamais on ne met en doute le système lui-même. Il ne s'agira toujours que d'analogies virtuelles. C'est cette attitude professionnelle-là adoptée également par les traducteurs/adaptateurs des autres « romans antiques » qui — et voilà le paradoxe — malmène l'*Historia* véhiculée par les romans « antiques ».

Martin GOSMAN

Université de Groningue (Pays-Bas)